Document generated on 04/25/2024 6:58 p.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

4321 de Paul Auster

Jean-François Chassay

Number 264, Spring 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/89625ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Chassay, J.-F. (2018). Review of [*4321* de Paul Auster]. *Spirale*, (264), 79–81.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Rockefeller contre Rockefeller

Par Jean-François Chassay

4321
de Paul Auster
Éditions Actes Sud, 2017, 1019 p.

La première et les deux dernières pages du plus récent roman de Paul Auster, *4321,* sont largement consacrées à Rockefeller. À la première page, on apprend que le grand-père du jeune Ferguson qu'on verra grandir dans le roman – et quatre fois plutôt qu'une – est arrivé à Ellis Island sous le nom d'Isaac Reznikoff. Alors qu'il attend d'être interrogé par un agent du service d'immigration, un de ses compatriotes souligne que son nom ne lui apportera que des ennuis et qu'il ferait mieux de dire qu'il se nomme Rockefeller : *« Tout ira bien avec un nom pareil. »* Après un long moment d'attente, Reznikoff se retrouve devant un employé qui lui demande son nom. Frustré, l'homme ayant oublié le nom Rockefeller s'exclame : *« Ikh hob fargessen! »,* ce qui signifie « J'ai oublié ! » en yiddish. C'est ainsi qu'il se voit baptisé Ichabod Ferguson. À cette scène, dont on comprendra à la fin du roman qu'elle correspond à une mise en abyme, répond dans les deux dernières pages un rappel du rôle ignoble joué par le gouverneur de l'État de New York, David Rockefeller, dans les massacres de la prison d'Attica en septembre 1971, peu de temps avant qu'il forme, avec Gerald Ford, le premier duo de président et vice-président non élus de l'histoire des États-Unis.

Ce nom réapparaîtra quelques fois dans les 1000 pages foisonnantes du roman de Paul Auster, mais le fait qu'il surgisse au début et à la fin de l'ouvrage lui confère un rôle emblématique. Au départ, associé à Ellis Island, il incarne à l'envi le mythe américain : terre d'accueil, le pays de Georges Washington symbolise l'ouverture et la possibilité de réussir, avec de la volonté, échappant ainsi aux hiérarchies corsetées qu'on retrouve dans « l'Ancien Monde ». Rockefeller n'est-il pas la personnification même de ce *self-made-man* qu'on retrouva jadis dans les succès de librairie à l'eau de rose d'Horatio Alger, et qu'Isaac Reznikoff pourrait devenir s'il travaille avec acharnement ? À la fin, la volonté du gouverneur de l'État de New York de faire régner l'ordre quelles qu'en soient les conséquences rappelle que les contraintes existent aussi dans un pays où la loi du plus fort est souvent la meilleure et où le racisme perdure. La révolte des prisonniers, à Attica, le roman le souligne, était née de la condition des Afro-Américains dans les prisons américaines.

Ces deux scènes permettent de souligner à quel point le roman de Paul Auster est un grand ouvrage politique où se joue sans cesse une forte tension entre la mythification des États-Unis et la déconstruction des mythes qui constituent le pays. L'ouverture signale aussi à quel point *4321* est un livre sur la création, et en particulier sur l'écriture. Car ça ne peut être un hasard que cet homme dont on veut effacer les traces de son passé en évacuant son nom se nomme Reznikoff. Il s'agit aussi du nom d'un fils d'émigrants russes qui a bel et bien existé, Charles Reznikoff, un des plus célèbres représentants du mouvement objectiviste américain, avec George Oppen et Louis Zukofsky. Reznikoff, grand poète de New York, était parrainé par William Carlos Williams, grand poète de Paterson, au New Jersey. New York et le New Jersey, les deux espaces américains dans lesquels s'ancre le plus le roman. Poétique, politique : voilà les deux grands axes qui organisent *4321.*

Une vie en quatre mouvements

On connaît l'intérêt de Paul Auster pour les hasards, les coïncidences étonnantes, les *« jardins aux sentiers qui bifurquent »,* pour reprendre le titre de Jorge Luis Borges. On se souviendra par exemple de cette scène marquante de *Cité de verre* (1985) où Quinn, qui attend l'arrivée de Peter Stillman à la gare, voit descendre du train deux hommes qui se répondent trait pour

trait et portent la même unique valise noire. Les deux hommes partent, l'un à droite et l'autre à gauche, et il doit rapidement choisir : *« Tout choix – et il devait en faire un – serait arbitraire, ce serait se soumettre au hasard. »*

Cette figuration du hasard atteint, dans *4321,* son apogée, un sommet indépassable. Reznikoff/Ferguson aura trois fils, et le cadet, son garçon le plus équilibré, le plus honnête et le plus travailleur, aura lui-même un fils, Archibald, communément appelé Archie. Le chapitre inaugural se termine avec cette naissance : *« Ainsi Ferguson était né, et pendant les quelques secondes qui suivirent son expulsion du ventre maternel, il fut le plus jeune être humain à la surface de la terre. »* Cette histoire liminaire, celle de l'arrivée du premier membre de la famille en terre américaine, se termine par une double naissance : celle de l'enfant et celle, véritablement, de ce roman, puisqu'à partir de là, l'histoire va se développer sur quatre plans parallèles. De 1947, date de la venue au monde d'Archibald Ferguson, jusqu'aux premiers jours de l'année 1971, nous suivrons quatre versions de son histoire. Les mêmes parents, la même famille, des individus proches qui joueront un rôle dans son existence, mais avec de légères bifurcations qui exploreront de cette vie quatre potentialités, quatre possibilités.

Ces « vies palimpsestes » forment un grand roman d'apprentissage qui permet de découvrir sous quatre angles naissance, jeunesse, éveil de la sexualité, premiers intérêts intellectuels, début de la maturité, etc. *4321* propose une plongée dans la psychologie d'un jeune Américain né après la Deuxième Guerre, une réflexion introspective qui en fait sans doute le grand roman proustien du corpus américain. Les longues phrases, amples, ondoyantes, qui permettent souvent de rendre compte de la complexité de la pensée de Ferguson, ne sont d'ailleurs pas sans rappeler parfois le style de *La recherche.*

S'il ne s'agissait que de cela, le roman serait impressionnant, mais pourrait conduire à une certaine redondance. Or, sa dynamique est aussi produite par l'interaction entre la vie d'un individu et la vie d'un pays. La psyché de Ferguson, avec ses contradictions, est aussi celle de son pays. Si on voyage assez souvent, dans ce roman – il y a des pages magnifiques sur Paris, qu'on découvre vraiment comme si on voyait la ville pour la première fois à travers les yeux d'un jeune Américain, puis on va en Californie aussi bien qu'au Nord, à Montréal, et il sera même question des Laurentides –, il s'agit d'abord d'un grand livre sur New York. Un des meilleurs romans, sans doute, écrits sur cette ville qui en compte beaucoup. C'est surtout de New York et du New Jersey voisin que l'histoire des États-Unis parvient au lecteur. De l'époque Eisenhower et de l'abrutissante naissance de la société de consommation et des banlieues à la guerre du Vietnam, de la présidence de Kennedy et de son assassinat au mouvement en faveur des droits des Afro-Américains, 25 ans d'histoire des États-Unis sont traversés, mais sous des angles variés et en donnant à certains événements une importance différente en fonction de la version de la vie de Ferguson qui se trouve alors en jeu.

On sait que la poétique de Gertrude Stein reposait pour une bonne part sur la peinture cubiste et sur une volonté de créer son équivalent en littérature. Sans aller jusqu'à avancer que Paul Auster écrit un « roman cubiste », on peut à tout le moins affirmer qu'il propose une multiplicité d'angles de vue qui permet une vision englobante d'un objet esthétique extrêmement structuré. Si la plupart des grands événements de cette période sont vécus intellectuellement de manière similaire par les quatre Ferguson, la manière dont celui-ci y participe et dont il les ressent diffère largement. Qu'un des Ferguson perde sa virginité le jour de l'assassinat de John F. Kennedy a une valeur symbolique qui ne sera pas la même pour les autres ! L'occupation de l'université Columbia, au printemps 1968, est parfois suivie dans les journaux, parfois vécue subjectivement, de l'intérieur, par un Ferguson qui participe aux activités. Il sera même un (vague) compagnon de route de Mark Rudd, et le lecteur pourra assister à la naissance du mouvement d'extrême-gauche des Weathermen. Les émeutes dans les quartiers afro-américains du New Jersey seront aussi ressenties à chaud quand un des Ferguson accompagne sa mère photographe qui se trouve au cœur de l'action. *4321* apparaît d'ailleurs, la critique ne l'a pas suffisamment exprimé à mon sens, comme un des romans antiracistes les plus puissants des dernières années, une œuvre où la critique contre le racisme est puissante, frontale. Des débats pour les droits civiques aux arrestations arbitraires, des manifestations qui tournent à l'émeute aux attaques mesquines dans les lieux publics, les représentations du racisme dans la société américaine sont un des leitmotivs du récit.

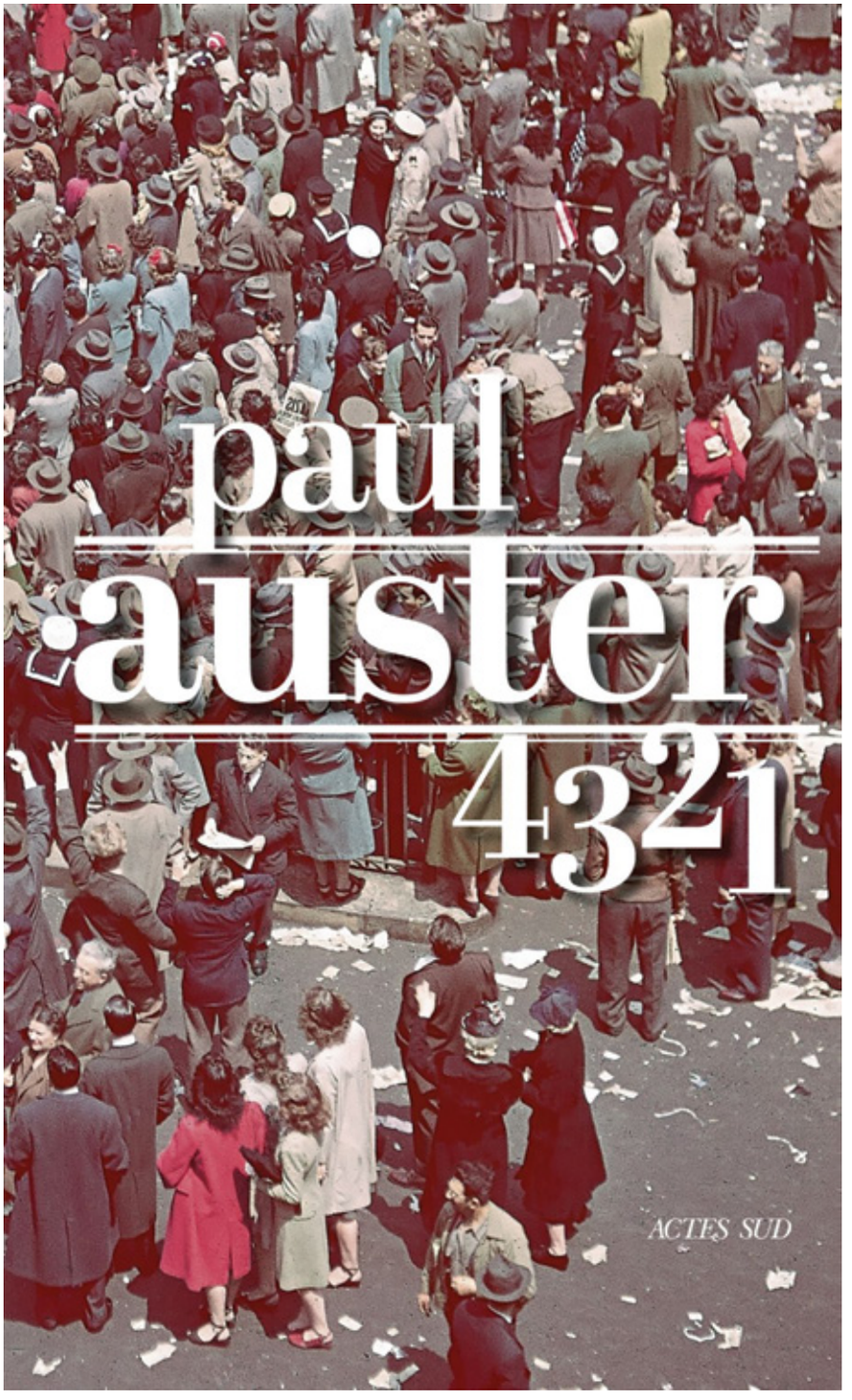
S'entrelacent ainsi une vie et une nation, mais c'est aussi plus largement la subjectivité des événements historiques que met en scène Paul Auster dans ce roman qui en fait non pas un roman historique au sens traditionnel, mais un grand roman sur une pensée de l'Histoire.

Des faits à l'imagination

Il y a un pas rapidement franchi, dans ce roman, entre l'interprétation des faits historiques, selon le point de vue, et le besoin d'imaginer le monde qui nous entoure. J'ai mentionné plus tôt le nom de Proust, il faut y revenir. Si l'œuvre de Paul Auster est très ancrée dans le territoire américain et en particulier à New York, on sait que l'auteur est un grand francophile. *4321* apparaît comme un roman proustien non seulement par la phrase, par le travail constant sur la mémoire, mais également par l'importance accordée aux processus de création. L'intérêt du roman tient à ce que, comme pour l'Histoire, la réflexion sur la création se fait selon différentes perspectives. Qu'elles soient poètes ou romancières, les différentes variantes de Ferguson permettent de voir se développer une pensée de la création. Les doutes, les avancées d'auteurs en herbe permettent de nombreuses spéculations sur le langage et l'ima-

gination. Parfois, des passages de la vie de l'un font écho à la vie d'un autre. Telle scène vécue n'est-elle pas la réverbération de ce qu'on a lu dans le roman en préparation d'un autre Ferguson ? Les frontières sont souvent poreuses entre les divers niveaux de fiction. Sans compter que certaines scènes où l'un des Archie cherche à approfondir sa poétique surgissent de manière métatextuelle : *« Ferguson avait découvert qu'une des bizarreries de sa personnalité, c'est qu'il avait l'impression d'être plusieurs personnes à la fois, qu'il n'était pas une seule personne mais la réunion de plusieurs personnalités contradictoires, et chaque fois qu'il se trouvait en présence de quelqu'un de différent, il devenait différent lui-même. »*

Cependant, face à celui qui produit existe aussi celui qui lit. *4321* s'affirme également comme un roman sur la lecture, et la lecture comme acte créateur. Les différents Ferguson sont aussi lecteurs, critiques, des gens qui créent et se transforment à travers leurs lectures – et d'autant plus qu'ils sont jeunes et qu'elles participent à un processus d'apprentissage. Si l'Histoire apparaît sujette à interprétation, la lecture d'une œuvre d'imagination s'impose aussi comme un acte herméneutique, une *traduction* qui relève de l'intellectualité. Ainsi, le roman convoque à la fois l'auteur et le lecteur au cœur du livre, figure double, inséparable de l'image des quatre Ferguson. Si l'imaginaire comme forme de savoir, comme manière d'investir le monde, se pense surtout à travers la littérature, il faut souligner également l'importance accordée au cinéma. On parcourt, au long du roman, l'histoire du cinéma, de Robert Bresson à… Laurel et Hardy. Un Ferguson, devenu orphelin de père, retrouve un peu de son énergie en regardant les films des deux lascars, et il y a des pages d'anthologie sur ce sujet qui donnent envie d'y retourner voir.



Le dernier roman de Paul Auster propose une fresque historique et intellectuelle qui traverse plus de deux décennies au cours desquelles on voit la classe moyenne se transformer, les médias évoluer, les tensions sociales s'exacerber, la pensée intellectuelle se développer ; cela, à travers un roman d'apprentissage multiplié par quatre, dans une forme – la structure complexe du roman, les circonvolutions de la phrase – qui montre un écrivain au sommet de ses capacités.

On regrette parfois aujourd'hui, au Québec, que la critique soit un peu trop consensuelle, pas suffisamment incisive, qu'elle ne se *risque pas* suffisamment. Je suis le premier à le penser. C'est pourquoi, dans ce cas, je n'hésite pas une seconde à affirmer qu'en ce qui me concerne, *4321* de Paul Auster est, avec *Underworld* de Don DeLillo, le plus grand roman américain des 25 dernières années. ■